

SERMON DE MONSIEUR LE CURÉ
à la Messe du Travail, le 29 juin 1963
à l'occasion du 75^e anniversaire de l'implantation
de la Chaussure au May-sur-Evre

MES FRERES,

Tous les Jubilés sont des fêtes d'action de grâces. Celui que nous célébrons aujourd'hui au May est particulièrement lourd de reconnaissance.

Des voix qualifiées rediront sans doute, au cours de cette journée, la dette de gratitude des Maytais à l'égard de ceux qui, il y a 75 ans, ont posé ici les bases d'une industrie qui devait assurer le pain quotidien à notre population.

Mais l'évocation de leurs noms, de leurs travaux et de leurs mérites ne saurait nous faire oublier ce matin Celui qui bénit les entreprises des hommes. Elle n'est pas d'hier et elle reste toujours vraie, la parole de la Sainte Ecriture : « Si le Seigneur n'élève pas Lui-Même l'édifice, c'est en vain que travaillent ceux qui le construisent ».

Aussi parce qu'Il a soutenu et béni les efforts des pionniers maytais de la chaussure et ceux de leurs successeurs - et cela depuis 75 ans - c'est justice de dire au cours de cette messe notre gratitude au Bon Dieu.

Mais quel meilleur merci - un merci qui ne se paie pas de mots - pourrions-nous chanter au Seigneur, sinon Lui affirmer notre résolution de suivre toutes les directives sociales de l'Eglise ; de l'Eglise continuatrice de l'enseignement et porteuse de la pensée du Christ sur la terre. D'ailleurs, la doctrine sociale de l'Eglise pourrait-elle épouvanter les hommes de bonne volonté que vous êtes tous ici ?

Dans la pensée de l'Eglise, l'entreprise - et puisque nous sommes au May, disons l'industrie de la chaussure - est et doit être une harmonie de services. Les patrons ont besoin des ouvriers ; les ouvriers ont besoin des patrons. D'où la nécessité de cette entente réciproque et fraternelle réclamée par les Papes.

Ecoutez ainsi, les paroles de Léon XIII, le pape de « Rerum Novarum » : « C'est une erreur de croire que les deux classes qui collaborent sur les mêmes chantiers sont ennemies nées l'une de l'autre, comme si la nature avait armé les riches et les prolétaires pour qu'ils se combattent mutuellement dans un duel obstiné. C'est là une aberration telle qu'il faut placer la vérité dans une doctrine absolument opposée, car de même que dans le corps humain, les membres, malgré leur diversité, s'adaptent merveilleusement l'un à l'autre, de façon à former un tout exactement proportionné ; ainsi, dans la société, les deux classes sont destinées, par la nature, à s'unir harmonieusement et à se tenir mutuellement dans un parfait équilibre. Elles ont un impérieux besoin l'une de l'autre. Il ne peut y avoir de capital sans travail, ni de travail sans capital ».

Le même enseignement a été repris par Pie XI : « Aucune nation, disait-il, n'est jamais sortie de l'indigence et de la pauvreté, sinon

par l'effort intense et combiné de ses membres, tant de ceux qui dirigent le travail que de ceux qui exécutent leurs ordres. »

Pie XII, à son tour, reviendra sur la question et écrira au Président des Semaines Sociales : « Il y a une communauté d'activités et d'intérêts entre chefs d'entreprise et ouvriers. Ils ne sont pas antagonistes inconciliables, ils sont coopérateurs dans une œuvre commune ».

Mais comment réaliser cet idéal d'une entreprise devenant une vraie communauté de personnes ? C'est, je crois, et avant tout, par un dialogue loyal entre patrons et ouvriers à tous les niveaux.

Il est sage, remarquez bien, de ne pas attendre que des conflits surviennent pour établir des contacts.

Et pour que ces contacts soient utiles, il ne faut pas que les patrons ou les ouvriers exigent un préalable de prestige ou de faux points d'honneur. Car rien ne serait plus capable de fausser à l'avance le ton, la valeur et la conclusion des échanges.

Il faut au contraire s'écouter mutuellement, sans à priori de jugement ou de défiance.

Il ne faut pas non plus s'abandonner à l'esprit de lutte au détriment de l'esprit de paix.

L'esprit de lutte est absolu. Or, qui oserait prétendre que son propre point de vue est le seul qui soit vrai, que sa propre appréciation des faits et des circonstances est la seule qui soit valable ?

Il y a toujours intérêt à dialoguer loyalement pour découvrir la vision que d'autres peuvent avoir des choses sous des aspects qui nous échappent.

Ainsi seulement peut-on embrasser la totalité d'un problème avec quelques chances d'exactitude.

Cette sagesse s'impose d'autant plus, qu'au fond, les patrons et les ouvriers d'aujourd'hui ne sont pas responsables de structures qui viennent du passé. Ils en portent le poids. Ils en subissent les conséquences. Le climat de lutte sépare et oppose des hommes qui, dans le secret de leur cœur, désirent peut-être les mêmes « remises en ordre » dans la conception même de l'économie.

Mais si l'économie ne peut être déficitaire, elle ne doit pas non plus n'avoir pour règle suprême que le profit.

Le service de l'argent ne saurait en aucune manière primer le service de l'homme.

Et dans la ligne de cette pensée, permettez-moi, mes frères, de rappeler des consignes qui veulent s'adresser aux ouvriers d'abord, et ensuite aux patrons :

Les ouvriers doivent admettre que pour un patron chrétien, la tâche n'est pas facile. Elle est difficile du fait qu'il se trouve lui-même plongé dans un monde qui n'est pas chrétien, où très souvent les affaires sont une foire d'empoigne. Alors, ou bien il prendra pour réussir les manières de ce monde dominé par le libéralisme économique ; ou bien il tiendra compte des exigences de sa conscience éclairée par la foi, et alors il risquera de se trouver handicapé par rapport à des concurrents pour qui tous les moyens sont bons. Voyez le problème qu'il a à résoudre.

Il faut aussi concéder au patron le droit à une rémunération en rapport avec ses lourdes responsabilités, avec ses soucis énormes et

nombreux. Il faut lui reconnaître le droit de prélever, sur le fruit du travail commun, des réserves pour assurer l'avenir de l'entreprise, améliorer l'outillage, prospecter la clientèle, multiplier les débouchés, faire face à ses obligations dans le cas toujours possible d'un marché déficitaire.

Tout cela, il faut que les ouvriers l'admettent. Mais ceci étant dit, il faut que, de leur côté, les patrons ne considèrent pas leurs ouvriers comme des machines à rendement ; qu'ils ne les traitent pas comme des mécaniques qu'on soigne tant qu'on les croit utiles et qu'on abandonne ensuite quand on n'en a plus besoin ou qu'elles sont usées. Il faut que les patrons se mettent dans l'idée que le plus modeste de leurs ouvriers a le droit de gagner convenablement sa vie à l'usine et qu'il a plus de prix que tous les bénéfices du monde. Il faut qu'il se persuade que si la productivité a ses exigences, elle ne doit en aucune manière primer le sens de l'humain et que, par exemple, sacrifier la santé et l'équilibre nerveux du personnel pour des questions de rendement, ce serait faire vraiment trop peu de cas de l'éminente dignité des ouvriers.

Un patron qui se mettrait dans ce cas serait gravement coupable devant Dieu.

Patrons et ouvriers, vous avez tous une dignité humaine que vous devez réciproquement respecter.

Plaise à Dieu qu'il en soit ainsi chez nous. Plaise à Dieu aussi que dans un climat de compréhension, de bonne entente et de paix sociale, Le May connaisse encore de beaux et de longs jours de vie, de prospérité, d'aisance et de bonheur, éclairés toujours, comme ceux d'il y a 75 ans, par la lumière du Christ. Ainsi soit-il.

× × ×

EN VRAC

● Monsieur l'Aumônier du Sacré-Cœur qui, au début de mars, le jour même où il prenait ses 80 ans, s'était offert une pleurésie « carabinée » et qui donna pendant un certain temps de sérieuses inquiétudes, va mieux. Il commence à reprendre son service que pendant sa maladie M. l'abbé Delahaye avait assuré avec dévouement. Merci à celui-ci et vœux les meilleurs de bon rétablissement, à Monsieur l'Aumônier.

● Jamais sans doute, la communauté paroissiale ne s'était autant dispersée que pendant les congés 1963. En ce mois de juillet, on pouvait rencontrer des Maytais à Lourdes, à la Salette, en Haute-Savoie, en Suisse, à Cannes, à Antibes, dans le Roussillon, à Amiens, en Champagne, à Paris, en Espagne, en Bretagne, en Corse, en pays Basque, en Charente-Maritime, en Vendée, en Loire-Atlantique, en Italie, en Ariège, à Belfort, etc., etc... Quand la route de la lune sera ouverte, on y trouvera sûrement des Maytais... Tous, en attendant, passent, jusqu'ici, de bonnes vacances. C'est très bien ainsi.

● Le dimanche 7 juillet, 140 Angevins sont venus excursionner au May. Ils ont d'abord visité et admiré notre Cercle, notre salle de Cinéma et une usine. Après quoi ils sont allés pique-niquer l'après-midi sur les bords de l'Evre et, à 18 h., tous sont montés à l'Oratoire de Saint-Joseph, sur la Butte de Pesgon où l'aumônier de l'Union d'Anjou célébra la messe. Ils rentrèrent tard à Angers, enchantés.

comme l'écrira l'un d'eux, de l'accueil chaleureux des Maytais. Voici du reste le texte intégral de cette lettre : « Cher Monsieur le Curé, je viens au nom de l'Union d'Anjou et des 140 participants de la sortie champêtre, vous remercier pour la bonne réception de dimanche au May et au patronage. Vous sere bien aimable d'être notre interprète près de ceux qui nous ont pilotés et près des fermiers de Pesgon, pour leur complaisance et leur gentillesse. Tous, nous vous remercions du plus profond du cœur. Nous avons rapporté un souvenir inoubliable de la messe dite par notre aumônier, au petit sanctuaire sur le haut de la colline. Le lieu était vraiment unique et magnifique. A tous encore une fois merci ! — Le Secrétaire de l'Union d'Anjou ».

Le Pasteur a reçu ces jours-ci une lettre de Marcel AUBRY, toujours affecté au Camp de Carpiagne, mais très souvent en déplacement avec la musique. Il a été trois fois à Montpellier, trois fois à Marseille, une fois à Nice, à Perpignan, à Meude, à Nîmes, à Sète. La vie au grand large est plus intéressante que celle du camp.

— Une lettre aussi de Paul ROBIN, qui ne se trouve pas trop mal au Camp d'Auvours. Il a appris à marcher au pas, à saluer et tout « le zinzin ». L'ambiance du camp est bonne, les chefs sont sympas... Il attend le 15 août pour la première permission.

x x x

Echos du 75^e anniversaire de la Chaussure

MICHEL BOISTEAU

Le Bulletin Paroissial tient à remercier M. Georges Lefort, Maire honoraire du May, qui a bien voulu écrire la notice suivante sur Michel Boisteau, premier artisan chez nous de la chaussure :

Au début de l'année 1888, alors que le tissage mécanique réduisait peu à peu le tissage à main et provoquait un chômage partiel, Michel Boisteau, tisserand et sacristain au May, en accord avec Constant Chasseloup, ancien boulanger, prirent l'initiative de la création d'une petite fabrique de chaussures.

Michel Boisteau ressentait la vie difficile des tisserands qu'il exerçait lui-même en dehors de ses fonctions de sacristain et recherchait depuis longtemps la possibilité de fonder une entreprise qui pourrait occuper une partie des ouvriers sans travail ou en mi-chômage.

Constant Chasseloup, qui ne demandait qu'à se rendre utile, répondit à l'appel de Michel Boisteau. Mais leurs disponibilités ne leur permirent pas de continuer à eux deux cette fabrication.

C'est alors que le 17 décembre de la même année, trois hommes dévoués offrirent leur collaboration. Ce furent MM. Beaufreton-Humeau, René Chupin et Merlet-Humeau.

L'association nouvelle décida la formation d'une société anonyme qui prit le nom de « L'Union Angevine ».

Elle connut des débuts difficiles, et ce n'est que quatre ans après sa fondation qu'elle put, en fin d'année, soit le 31 décembre 1892, procéder à une première répartition des bénéfices.

M. René Chéné, dans un document dactylographié qu'il rédigea à

l'Ecole Supérieure de Commerce d'Angers en 1918, raconte comment Michel Boisteau est devenu fabricant de chaussures.

La première et la principale des difficultés est venue de salaires trop élevés par rapport à la production. Les premiers ouvriers voulaient gagner le double de ce que gagnaient les tisserands.

Un tableau établi en 1887 donne 1 fr. 15 centimes comme moyenne de salaire quotidien dans le tissage. Pour arriver à ce salaire, le métier à tisser devait fonctionner pendant 16 à 18 heures. Quand le mari était employé aux travaux des champs et pendant les heures de repas, la femme lançait la navette. L'homme et la femme se remplaçaient à tour de rôle et prenaient leurs repas l'un après l'autre ; l'un veillait tard, l'autre se levait tôt.

Les ouvriers en chaussures réclamaient 2 fr. 50 centimes par jour, alors que les six premiers mois, l'homme ne fournissait guère plus de 1 fr. 25 centimes de travail et les six mois suivants le prix payé n'était pas encore compensé par le travail fourni.

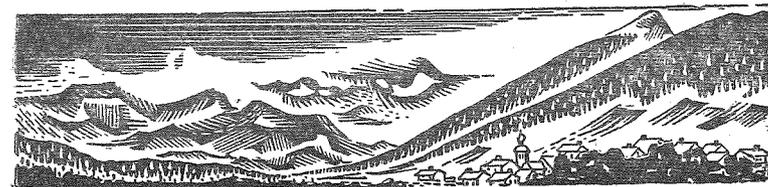
Ces ouvriers, ou plutôt ces apprentis gâchaient beaucoup de matières premières, s'excusant auprès du Directeur de ne pas connaître encore suffisamment leur travail, ou plutôt leur nouveau métier.

La seconde difficulté fut pour les fabricants l'obligation de se déplacer constamment pour les achats et ce jusqu'en 1893.

En ce qui concerne Michel Boisteau, il faut reconnaître qu'il avait été tisserand depuis son plus jeune âge et n'avait donc aucune connaissance de la chaussure. Il devait cependant diriger le travail à l'usine et s'occuper des achats et des ventes. Il s'est présenté lui-même pendant au moins six mois près de ses fournisseurs, sans connaître le prix et même quelquefois le nom des marchandises dont il avait besoin. Il en était de même pour la conduite de la vente et du travail.

Mais l'idée était lancée et Michel Boisteau, qui était plutôt un promoteur qu'un administrateur, devait intensifier ce premier embryon. Il transforma « L'Union Angevine » en la société « Le Progrès » puis fonda une deuxième fabrique de chaussures au May et ensuite à Trémentines, à La Tessouale, et à Carnac. La liquidation de l'Union Angevine eut lieu en 1897. En 1893, elle avait distribué 38 % de dividende et ses actions de 100 francs furent remboursées à 137 fr. 50 centimes.

Michel Boisteau était né à Trémentines le 17 mai 1863 ; il aurait donc cent ans cette année. Il décéda au May le 29 janvier 1926, dans une maison de l'Impasse de l'Evre occupée actuellement par la famille Mériaux-Subileau. Il était, à sa mort, réduit à la plus grande pauvreté et à la dernière des misères.



((PAUL VI))

Le vendredi 21 juin 1963, la chrétienté qui était dans l'attente avec tous « les hommes de bonne volonté » à travers le monde, a connu son nouveau Pape, successeur de Sa Sainteté Jean XXIII, élu par les 80 cardinaux réunis en conclave au Vatican depuis le mercredi soir.

● A 11 h. 22, les premières volutes de fumée ont commencé à s'élever dans le ciel de Rome, au-dessus de la chapelle Sixtine. Après quelques hésitations sur la couleur, la foule massée sur la place Saint-Pierre a crié : « Bianco, bianco. »

● Quelques minutes plus tard, Radio-Vatican a confirmé que la fumée était blanche. « Il Papa e fatto », a répété le speaker, tandis que se poursuivaient les émissions de fumée, qui ont duré environ vingt minutes. Le speaker a souligné que la fumée se prolongeait « intentionnellement ». La foule poursuivait ses acclamations.

● A 11 h. 45, les conclavistes sont sortis de l'enceinte du Conclave et se sont rassemblés sur les terrasses au-dessus de la Colonnade du Bernin pour assister à la proclamation du nom du nouveau Pape. Quelques minutes plus tard, des troupes italiennes sont arrivées sur la place Saint-Pierre, musique en tête.

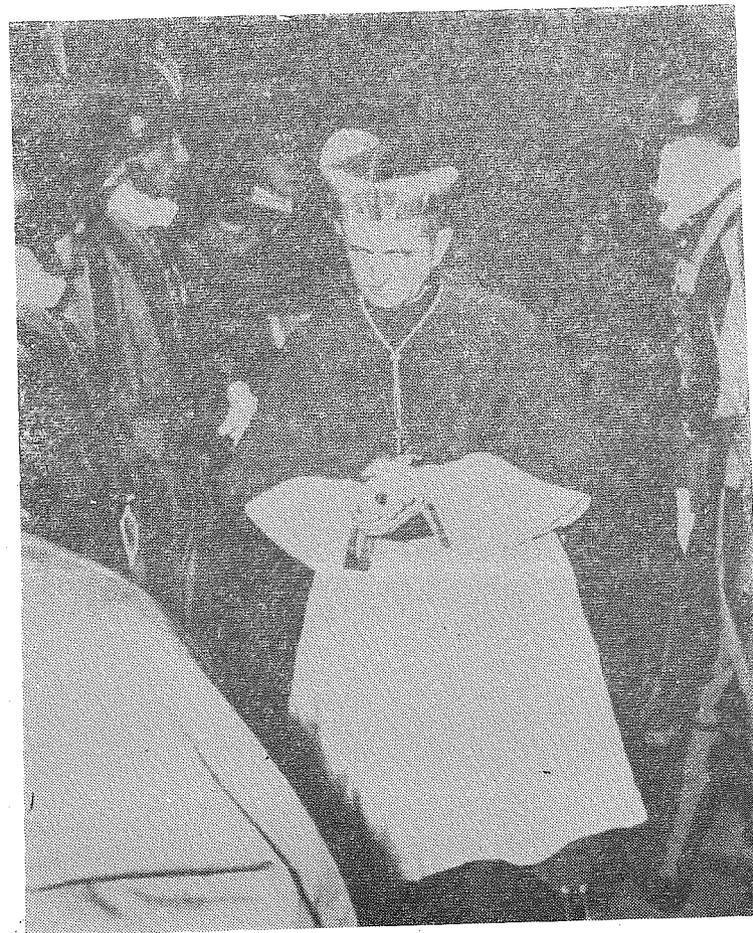
● A 12 h. 13, le cardinal-diacre Ottaviani apparaît à la loggia de la basilique Saint-Pierre. Il annonce que le cardinal Giovanni Battista Montini a été élu Pape et qu'il a pris le nom de Paul VI. Il sera le 262^e Pape.

● A 12 h. 24, le nouveau Pape Paul VI apparaît à la loggia centrale de la basilique. Il élève les deux bras vers le ciel puis, de sa main droite, bénit la foule. D'une voix nette, amplifiée par les hauts parleurs, il prononce la formule de la Bénédiction apostolique, alors que les cloches sonnent à toute volée et que la foule applaudit à tout rompre.

● Aussitôt après avoir donné sa bénédiction, le Pape Paul VI, qui est apparu à tous « serein et tranquille », s'est retiré dans sa cellule. Il a décidé de prendre le repas de midi avec les cardinaux dans la grande salle à manger des appartements Borgia.

● Dans sa première décision, le Pape a nommé secrétaire d'Etat le cardinal Cicognani, qui occupait déjà ces fonctions sous Jean XXIII. Les observateurs voient dans cette décision un nouveau signe que ce Pontificat sera dans « la ligne » du précédent.

● Le couronnement de Paul VI a eu lieu à Saint-Pierre le dimanche 30 juin, lendemain de la fête de saint Pierre et saint Paul.



LA DERNIERE APPARITION DE Mgr MONTINI
EN TANT QUE CARDINAL

Voici l'Archevêque de Milan à l'instant où il pénètre au Vatican pour y participer au Conclave : il devait en sortir Pape avec le nom de Paul VI.

" LA VIE DE PAUL VI "

Le jour où mourait Sainte
Thérèse de l'Enfant-Jésus

Jean-Baptiste Montini naquit le 26 septembre 1897 à Concesio, petit village à 8 kilomètres de Brescia, dans le nord de l'Italie. Il fut baptisé le 30 septembre, jour où Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus mourait au Carmel de Lisieux.

Un père journaliste

Le père du nouveau Pape, Georgio Montini (1860-1943) fut un des pionniers du mouvement social politique et culturel italien. Il dirigea durant trente ans le *Cittadino di Brescia*, quotidien catholique.

Benoît XV lui confia la présidence d'un des quatre secteurs dans lesquels s'articulait l'Action catholique italienne.

Elu député en 1919, Georgio Montini restera au Parlement jusqu'à la dissolution des Chambres par le Duce en 1926. Adversaire irréductible du régime totalitaire, le courageux député catholique le sera jusqu'à sa mort (1943).

Tout comme son époux, auquel elle survécut d'un an, Mme Judith Montini était une chrétienne exemplaire, attachée de toute son âme à l'Eglise.

Jean-Baptiste Montini eut deux frères : Ludovigo est avocat et député ; le cadet, Francesco, pratique la médecine à Brescia.

Jean-Baptiste fit ses études classiques au collège Cesare-Arici des Pères Jésuites, et ses études théologiques au séminaire de Brescia. Ordonné prêtre en 1920, il ira se perfectionner à Rome.

Aumônier national des étudiants

Après un stage à la nonciature apostolique de Pologne, l'abbé Montini entra à la Secrétairerie d'Etat. En même temps, il devenait aumônier de la section romaine de la F.U.C.I., Fédération des étudiants universitaires catholiques. Charge difficile, qui exigeait beaucoup de doigté.

Mgr Montini devint une figure très populaire dans les milieux étudiants de la Péninsule.

Lorsque le régime faciste prononça la dissolution de la Fédération des étudiants universitaires catholiques, Mgr Montini continua de suivre ses jeunes jusqu'au moment où — surchargé de travail — il dut donner sa démission pour se consacrer entièrement à la Secrétairerie d'Etat.

Collaborateur de Pie XII

Pendant vingt-sept ans, il fut le collaborateur de Pie XII. Lorsque le cardinal Pacelli fut élu Pape, il téléphona immédiatement la nouvelle à Mgr Montini. C'est lui, qu'en 1943 et 1944, Pie XII emme-



nait dans les rues de Rome visiter les victimes des bombardements. C'est lui qui réglait les affaires délicates.

Il refuse le titre de Cardinal

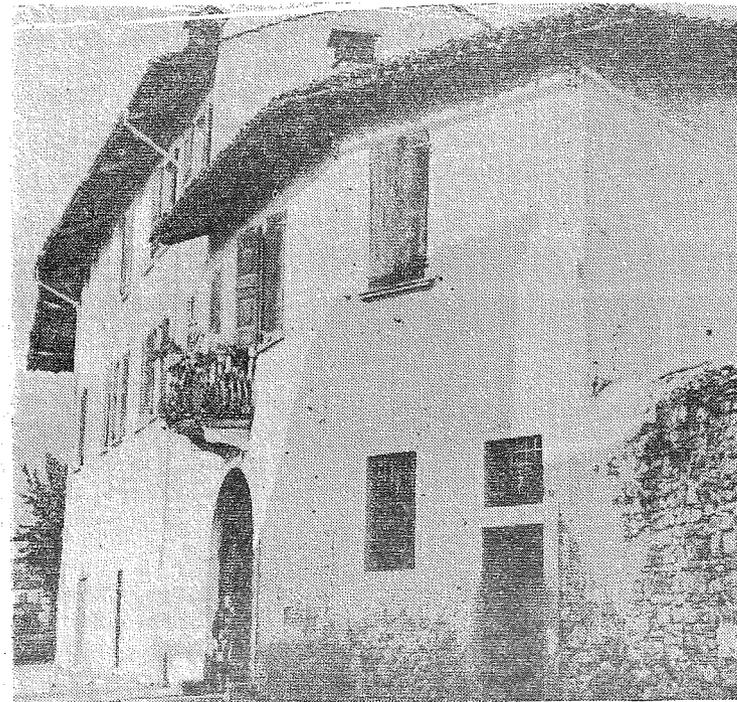
Le 12 janvier 1953, Pie XII annonçait dans son allocution consistoriale que NN. SS. Montini et Tardini avaient refusé la pourpre cardinalice dont il avait voulu récompenser leur longue activité au service du Saint-Siège.

Archevêque de Milan

Un an et demi plus tard, en fin août 1954, on vit pour la première fois Mgr Montini sortir de son audience auprès du Saint-Père le visage très grave.

Appelé à prendre la succession du cardinal Schuster — par l'opinion publique d'abord, que viendra sanctionner l'élection du Saint-Siège — Mgr Montini fut sacré à Saint-Pierre le 12 décembre par Son Em. le cardinal Tisserand.

En huit ans, Mgr Montini a construit une soixantaine d'églises (avec écoles, dispensaires), il a construit un village. Il a réalisé une idée de son prédécesseur : la construction d'immeubles réservés aux jeunes ménages. Il a visité les 912 paroisses de son diocèse et aussi des usines, des groupes de travailleurs (notamment la colonie française de Milan qui comprend 3.000 personnes).



LA MAISON DE FAMILLE, A CONCESIO, près de BRESCIA
C'est dans cette demeure qu'est né, il y a 66 ans, Giovanni Battista Montini, aujourd'hui Pape sous le nom de Paul VI.

Le premier message de Paul VI au monde

■

Dès son élection, en chef lucide et décidé, notre nouveau Pape a défini son programme. En Père qui compte sur ses enfants, il nous l'a communiqué. La presse en a donné le texte intégral. En voici un résumé :

Quatre grands objectifs sollicitent actuellement l'attention de l'Eglise : le Concile, qu'il faut mener à bonne fin ; la justice sociale à promouvoir ; la paix à construire ; l'unité des chrétiens à poursuivre.

Le CONCILE. — Le Pape a mis en tête de son programme la continuation du Concile. A trois reprises, il affirme que ce sera « l'œuvre principale » de son pontificat.

LA JUSTICE SOCIALE. — Le développement de la justice sociale est aussi le domaine propre du Concile. Celui-ci travaillera à le promouvoir, comme le fera aussi, de son côté, la révision du Code de Droit Canonique ! Ces efforts convergents sont les uns et les autres exigés par « l'impératif d'amour du prochain, banc d'essai de l'amour de Dieu. » Le Pape entrevoit, descendant sur l'humanité, au temps des découvertes spatiales, la bénédiction du ciel, pourvu que les hommes sachent « édifier l'ordre du monde dans la crainte de Dieu, dans le respect de sa loi, dans la lumière de la charité et de la collaboration mutuelle.

LA PAIX. — La paix, en effet, « n'est pas seulement absence de rivalités guerrières... mais un reflet de l'ordre voulu par Dieu. » Tous les hommes de bonne volonté sont appelés par Paul VI comme par son prédécesseur, à unir leurs efforts « pour sauver l'humanité, favoriser le développement pacifique des droits que Dieu lui a donnés, et faciliter sa vie spirituelle et religieuse. » « Nous offrons à tous, proclame le Saint Père, notre sereine

mais ferme collaboration pour le maintien du grand don de la paix dans le monde. » Comment ne serait-on pas frappé du caractère universel de cette offre ?

L'UNITE DES CHRETIENS. — Sans restriction comme sans équivoque, Paul VI assure tous les « frères » dans le Christ « qu'ils trouveront auprès de (lui), une compréhension et une bienveillance constantes, qu'ils trouveront à Rome la maison paternelle qui met en valeur et exalte avec une nouvelle splendeur les trésors de leur histoire, de leur patrimoine culturel, de leur héritage spirituel. »

Son programme ainsi défini, il restait au Père à lancer à tous ses fils un appel à leur collaboration par la prière et l'action Paul VI l'a fait, en s'efforçant de n'oublier personne. La hiérarchie et tous les fils de l'Eglise, l'Orient et l'Occident, les âmes consacrées, sont l'objet d'un appel particulièrement pressant. Mais l'ami se souvient aussi de ses anciens collaborateurs à la Curie romaine et à Milan : il a pour eux une pensée très spéciale. Les chrétiens opprimés, les missionnaires, les membres de l'Action Catholique, tous ceux qui, d'une manière ou de l'autre, souffrent, la jeunesse, à qui l'ancien aumônier des étudiants garde sa prédilection spontanée, toutes les catégories de la société reçoivent du nouveau chef de l'Eglise, avec des vœux chaleureux, un témoignage de paternelle confiance.

Paul VI se sait soutenu par la promesse de Jésus, par les prières de Marie et des apôtres Pierre et Paul. Il termine son message par les paroles que la liturgie met sur les lèvres du diacre pour mettre en marche la procession, cette armée croyante, chantante, disciplinée, faite de ceux qui sont décidés à se rendre dans la Terre Promise. « Marchons dans la Paix ! » chante le diacre ; « Au nom du Christ, Amen ! » répond avec enthousiasme le peuple fidèle.

Dieu sait quelle étape pleine d'espérance inaugure l'invitation de notre Pape à l'Eglise éternellement jeune et confiante. Ce chef loyal et décidé, à nous de le suivre.



Une parole de Paul VI :

« L'APOSTOLAT N'EST PAS UNE CONQUETE,
MAIS UN SERVICE ».

" A la manière de Jean XXIII "

— A la sortie du Service solennel pour Jean XXIII, les journalistes et les photographes attendaient le Cardinal Montini près de sa voiture au Vatican. Le sachant et fuyant toute publicité, le Cardinal fit demi-tour et quitta discrètement le Vatican par une autre porte. Les photographes attendirent longtemps.

— Lors de son entrée à Milan, Mgr Montini, nommé Archevêque, fit arrêter sa voiture à la limite de son territoire. Il en descendit et, malgré la pluie qui tombait, il s'agenouilla et baisa la terre de ce diocèse que Dieu lui confiait.

— A Noël dernier, le Cardinal Montini fait envoyer au Mont de Piété de Milan, 1 million de lires, afin que soient rendus aux pauvres, pour qu'ils participent à la joie de la Naissance du Christ, les objets qu'ils avaient engagés un jour de détresse.

— Sur le Stade de Milan, un jour de grande course cycliste, l'Archevêque est là pour se réjouir avec son peuple. Il a échangé sa calotte contre la casquette d'un cycliste et il dit sa joie de l'effort sportif de ces hommes loyaux et jeunes, aux applaudissements du stade entier.

— Mgr Montini, à la Secrétairerie d'Etat, est celui qui a voulu une édition hebdomadaire de l'« Osservatore Romano », le journal du Vatican, en langue française. Il a lui-même organisé, lancé, réalisé et suivi ce projet.

— Après son élection si rapide, Paul VI est resté avec les membres du Sacré Collège jusqu'à 17 heures, et il a voulu déjeuner avec eux dans la partie du Vatican affectée au Conclave. Il a voulu y prendre ce repas à sa place ordinaire, entre les deux cardinaux ses voisins, sans aucune préséance.

— L'abbé Montini était aumônier des Etudiants sous le régime fasciste. Un jour, un étudiant, dans une manifestation avec les « chemises noires », est accusé d'avoir blessé un milicien avec une hampe de drapeau. L'abbé intervient : « Que voulez-vous, l'autre tirait tellement fort sur ce drapeau que notre pauvre étudiant a bien été obligé de le lâcher... » L'affaire en resta là.

— Paul VI a reçu dès le samedi matin le Cardinal Cicognani et l'a confirmé dans ses fonctions de Secrétaire d'Etat, prolongeant ainsi le choix important fait par Jean XXIII.

— Mgr Dell' Acqua, Substitut pour les Affaires ordinaires, et qui succéda au Vatican, près de Pie XII, à Mgr Montini, le saluait du titre d'« Evêque des travailleurs », comme les Milanais.

— Sait-on que c'est au Cardinal Montini que Jean XXIII avait demandé de célébrer en plein Concile, le 4 novembre 1962, la messe en rite ambrosien pour le quatrième anniversaire de son couronnement, et que le Cardinal Montini était le seul à loger, pendant le Concile, dans les appartements du Saint Père ?